

zable député. Indépendamment des dépenses que cela pourrait entraîner, je ferai remarquer que l'exécution du projet offre de très grandes difficultés. La plus grande difficulté, c'est que, malgré les investigations que fait, depuis un siècle, le gouvernement russe sur l'intéressante question des mœurs du phoque à fourrure, malgré les dépenses énormes qu'a faites dans ces dernières années le gouvernement américain pour étudier les mœurs de cet animal, et malgré l'examen très complet, pour le temps qu'il a duré, que les commissaires britanniques ont fait des mœurs du phoque à fourrure, les faits les plus importants touchant les mœurs de cet animal, sont encore vivement discutés. Les autorités russes diffèrent d'opinions, entre elles, les autorités russes et américaines sont d'avis différents—je veux parler des hommes de science des deux pays—et les commissaires britanniques sont en désaccord avec ces autorités éminentes sur les principaux points relatifs à cet animal extraordinaire, le phoque à fourrure de l'Océan Pacifique.

En deuxième lieu, il n'y a pas d'analogie entre le phoque commun de l'Atlantique ou le phoque commun du Pacifique, car cet animal se rencontre dans les eaux des deux océans, et le phoque à fourrure. Les mœurs de ces animaux sont aussi faciles à distinguer que possible. Il est constaté que le phoque à fourrure ne fréquente que quelques endroits particuliers comme habitats, revenant avec une régularité invariable à ces endroits, ou dans les environs, et qu'il se rend toujours ou presque toujours à terre pour les fins de procréation, tandis que le phoque commun se reproduit en mer, et sur notre côté du continent, on le trouve sur les glaces, et non sur la terre. La taille des animaux est tout à fait différente, les individus de l'une des espèces ne pesant relativement que quelques livres, tandis que le phoque à fourrure atteint le poids de 700 à 1000 livres. Je ne veux pas ennuyer la Chambre en expliquant les différences énormes qu'il y a entre ces deux espèces d'animaux, entièrement distinctes qu'elles sont, non seulement quant aux mœurs et à la forme, mais surtout sous le rapport de la valeur.

De plus, la question de climat ou de température dont a parlé l'honorable député ne peut nous être d'une grande utilité, car, avec une immense étendue d'eau et la terre ferme sur l'Océan Pacifique et sur la côte asiatique, aux îles du Commandeur ou dans le voisinage et le territoire environnant, dans la mer d'Orthok, malgré l'existence d'un même climat autant que nous sachions présentement, nous chercherions en vain, dans cette vaste étendue, un indice de la présence du phoque à fourrure en dehors de quelques endroits. Depuis 100 ans, pour ce qui regarde le Pacifique, on a trouvé le phoque à fourrure dans certains endroits particuliers. Il est arrivé, à vrai dire, que des animaux vus dans l'une des îles Pribyloff, à Saint-George, par exemple, aient été rencontrés l'année suivante dans l'île Saint-Paul; mais les commissaires britanniques n'ont pas pu établir, ce que l'on supposait un jour, que ces animaux se rencontreraient indistinctement dans les différents endroits séparés par de grandes distances, comme les îles du Commandeur et les îles Pribyloff, et *vice versa*.

Il y a une autre question très sérieuse à examiner avant de prendre une décision sur cette question, question qui intéresse très directement les pêcheurs de la Côte de l'Atlantique, c'est que la nature a placé ces animaux extraordinaires, les phoques à

fourrure, dans les eaux du sud et du nord du Pacifique, et qu'elle a aussi placé dans ces eaux une quantité énorme de poissons, autant que nous sachions maintenant, une quantité beaucoup plus grande que celle qu'il y a sur la Côte de l'Atlantique, et l'on estime que chaque phoque à fourrure consomme chaque année plusieurs tonnes de poisson.

Je ne voudrais pas être le ministre qui prendrait sur lui la responsabilité d'introduire dans l'Atlantique un nouvel ennemi du poisson de prix que nous avons aujourd'hui sur les côtes de l'est, et le succès d'un projet comme celui qui nous est proposé aurait ce résultat. Supposons que l'essai réussirait et que nous établirions des colonies de phoques reproducteurs dans la Baie d'Hudson, les incursions sur les pêcheries que nous faisons tout en notre pouvoir pour protéger seraient bien plus grandes, que celles contre lesquelles elles ont eu à lutter jusqu'ici, et l'équilibre de la nature, comme on l'appelle, serait, si je puis dire ainsi, gravement compromis.

La Chambre n'a pas oublié que, dans le débat qui a eu lieu devant le tribunal de Paris, il a été remarqué que les grands hommes de la science ne connaissaient absolument rien au sujet des phoques. Plusieurs ont exprimé des opinions favorables aux prétentions des États-Unis sur ces points, mais ils ont dû avouer leur ignorance de la question; et ce défaut de connaissance a été démontré, dans une grande mesure, par ce qu'ils ont dit.

Puis, avant même de combattre toutes ces difficultés, les frais que coûterait cet essai, seraient bien plus considérables, que l'honorable auteur de la proposition le pense. Il y aurait à faire non seulement l'expérimentation du voyage par mer pour ces animaux, il y aurait encore le transport par terre et par mer, et le choix de fonds de reproduction, tout cela sans la moindre raison pour supposer qu'après avoir mis ces animaux dans l'eau, ils reviendraient. D'après ce que l'on connaît des habitudes des phoques, ils retourneraient à leurs colonies pour les fins de la reproduction seulement, et on ne les trouve nulle part près de là, quoique les conditions des environs soient absolument semblables aux lieux qu'ils ont choisis pour leur demeure. Si nous mettons un petit nombre de phoques dans la baie d'Hudson, nous n'avons pas la moindre raison de supposer que nous les y reverrons jamais. Leur marche sera incertaine et leur retour à un endroit particulier très improbable, parce que s'il y a quelque chose de particulier par rapport aux îles qu'ils fréquentent aujourd'hui, les phoques ont, par une longue habitude, l'instinct d'y retourner.

Nous savons que sur la côte du Pacifique, les phoques vont dans le sud jusqu'à la Californie, puis reviennent sur leurs pas; mais personne ne peut dire que les conditions de cette migration annuelle seraient les mêmes sur la côte de l'Atlantique, quant à la température, aux courants d'eau et à l'abondance de pâture, que celles qui les influencent sensiblement. Je ne pense pas me tromper, en disant qu'il n'y a point de comparaison possible entre les eaux du Pacifique et celles de l'Atlantique, sous le rapport de l'alimentation qu'elles peuvent donner aux phoques.

Bien que, chaque année, l'on retrouve les phoques du troupeau appelé Pribyloff dans les îles du même nom, le fait qu'on les trouve quelquefois sur une île et quelques fois sur une autre, empêche d'avoir